

Bonne soirée à tous !

Je suis le recteur de deux paroisses orthodoxes – la paroisse de la Sainte Rencontre du Christ, à Saint-Prix, et la paroisse Saint Nicolas à Troyes. Ces deux paroisses sont sous l'omophore, c'est-à-dire dans la juridiction du Patriarcat de Constantinople, dans une entité qui jouit d'une certaine autonomie – l'Archevêché des églises orthodoxes de tradition russe en Europe occidentale.

Quelques mots pour situer notre exarchat dans l'Eglise orthodoxe. L'Eglise orthodoxe est un ensemble composé de 9 patriarchats avec un patriarche à la tête de chacun d'entre eux, de 6 Eglises autocéphales dirigées par un métropolite ou un archevêque, et de nombreuses Eglises autonomes qui dépendent chacune d'un Patriarcat ou d'une Eglise autocéphale.

Les Patriarcats sont ceux de Constantinople, d'Alexandrie (pour l'Afrique), d'Antioche (pour le Moyen-Orient), de Jérusalem, de la Géorgie, de Serbie, de Moscou, de Roumanie et de Bulgarie. Les Eglises autocéphales sont celles de Chypre, de Grèce, d'Albanie, de Pologne, de Tchéquie et Slovaquie, d'Amérique.

Viennent ensuite des Eglises autonomes – les Eglises du Japon, d'Ukraine, de Lettonie et l'Eglise russe Hors-frontières dépendent du Patriarcat de Moscou. Les Eglises de Finlande, d'Estonie et l'Exarchat des Eglises orthodoxes de tradition russe en Europe occidentale dépendent du Patriarcat de Constantinople, ainsi que toutes les communautés grecques de la diaspora dans le monde entier. Le clergé qui dessert ces communautés grecques vient généralement de Grèce, mais il ne dépend plus de l'Eglise d'origine – l'Eglise autocéphale de Grèce, mais du Patriarcat de Constantinople.

Toutes ces Eglises sont unies dans le domaine de la foi qui est rigoureusement identique.

Notre Exarchat, après de nombreuses péripéties, liées, entre autres, au problème des relations avec son Eglise-mère, combattue avec une extrême violence par l'Etat soviétique, notre exarchat s'est placé, pour des raisons de sécurité et pour des raisons canoniques, sous la protection du patriarcat de Constantinople.

Notre spécificité est l'héritage du Concile de Moscou de 1917-1918, dont nous avons repris les conclusions à notre compte, ce que n'a pu faire l'Eglise russe. Nous élisons, par exemple, nos évêques – dont l'élection est ensuite validée par le Patriarche de Constantinople et son synode qui procèdent à l'élection définitive des candidats proposés. Nous venons d'élire, à la mi-novembre, un évêque pour la Grande-Bretagne et attendons maintenant qu'il soit ensuite « élu » par le synode à Constantinople.

Résumer la spécificité de l'Eglise orthodoxe, dans son ensemble, est une tâche plus que rude. D'abord, parce que la tâche est irréalisable dans le temps imparti, le sujet est trop vaste. L'un de nos meilleurs compilateurs – Jean-Claude Larchet, est l'auteur, entre autres, d'une étude passionnante qui a pour titre « Thérapeutique des maladies spirituelles ». Il reprend et développe l'enseignement des Pères de l'Eglise sur la seule lutte contre les passions, sur la lutte contre les maladies spirituelles, dont nous souffrons tous – et son étude comporte 848 pages, sans épuiser le sujet.

La tâche est rude également parce que je ne suis pas vraiment habilité à la mener à bien – je ne suis pas théologien. Il aurait mieux valu que la tâche ait été confiée à quelqu'un de plus compétent que moi, ce qui n'est pas difficile. Heureusement, viendront après moi deux théologiens et nous sommes sur la même longueur d'ondes. Un dicton russe énonce que, quand il n'y a pas de poisson, des écrevisses font l'affaire. Vous avez donc affaire à une écrevisse – et dans notre tradition, ce n'est pas un compliment.

Je ne suis pas ici pour expliquer pourquoi nous avons raison et les autres ont tort. Ce serait indélicat, inefficace et faux. Je ne suis pas ici pour dire que nous avons tous un peu raison et que nous pouvons nous contenter d'un plus petit dénominateur commun qui ne fâcherait personne. Ce serait désobligeant pour les représentants des autres confessions chrétiennes, et ce serait également une marque de tiédeur et de manque de conviction. Cette

précaution oratoire ne m'empêche pas de souligner que si catholiques, protestants et orthodoxes, nous avons des divergences, nous avons aussi beaucoup de points de convergence.

Il y a deux mois, au cours de la messe dominicale célébrée pendant la tenue de la kermesse diocésaine à Troyes, l'homélie que l'évêque catholique a prononcée correspondait tellement à ce que nous vivions dans notre communauté orthodoxe que je lui ai demandé l'autorisation de la lire en chaire à notre liturgie mensuelle suivante, et j'ai repris des éléments de l'homélie de Monseigneur Marc dans ma paroisse de Saint-Prix. J'ai évidemment cité ma source, et cela n'a scandalisé personne. Je pourrais multiplier les exemples.

Le métropolite Antoine Bloom, un évêque russe qui a d'abord résidé en France, puis en Angleterre, citait en l'adaptant Saint Grégoire Palamas, un saint grec du 14-ème siècle : « Le Christ a dit : Je suis la vérité », quand nous autres orthodoxes affirmons détenir toute la vérité, nous sommes en partie dans l'erreur, car le Christ et Dieu sont la vérité. Tout ce que nous pouvons En dire n'est qu'une approche de la Vérité. L'approche peut être excellente, elle peut être relative. Elle sera de toute façon imparfaite ». (fin de citation)

Très ferme dans ses convictions, le métropolite Antoine a été un fervent partisan du dialogue œcuménique, en particulier avec les anglicans qu'il a beaucoup fréquentés à l'université d'Oxford où il enseignait la théologie. Son attitude face au dialogue peut être résumée ainsi : « le dialogue, pour être fructueux, doit être mené par des gens aux convictions profondes, mais prêts à écouter l'autre dans un but intéressé – celui de découvrir quelque chose qui leur aurait échappé, quelque chose qu'ils ignoreraient, ou de redécouvrir leur propre message grâce à un regard extérieur ».

Je pense que nous tous ici pouvons adhérer, sans réticences, à cette idée. Nous pouvons tous être partisans de cette forme de dialogue bienveillant, qui n'est plus la recherche d'un plus petit dénominateur commun réducteur, et qui respecte l'opinion de l'autre, qui a toujours une légitimité.

C'est dans cet esprit que j'interviens ce soir, non pour afficher, non pour souligner nos différences, mais pour les expliquer et pour vous faire profiter de notre expérience quand elle ne correspond pas complètement à la vôtre.

Je vous rappelle que je ne suis pas théologien et que dans ma carrière d'enseignant, j'ai pris l'habitude d'utiliser, dans la mesure du possible, des termes compréhensibles, des raisonnements à la portée de tout le monde.

Le Christ a demandé qu'on laisse venir à Lui les enfants. Je doute qu'Il ait utilisé des concepts savants devant eux. Les disciples eux-mêmes étaient loin d'être de fins lettrés. Ils étaient tout, sauf des intellectuels. La compréhension de l'Evangile n'est pas une compréhension intellectuelle, qui pourrait même parfois être dangereuse. Elle est une compréhension spirituelle. Et vouloir expliquer à tout prix ce qui est inexplicable est encore plus dangereux. Selon les Pères de l'Eglise, que l'on commence à découvrir en Occident, nous sommes tous, sinon aveugles, du moins mal voyants sur le plan spirituel. Le Christ et l'Esprit-Saint améliorent notre vue, à la mesure de notre humilité, de notre repentir, de notre absence de jugement des autres et de notre amour du prochain. Mais notre vue ne nous sera complètement rendue que dans l'au-delà, car ici-bas, nous resterons toujours imparfaits.

Le père Placide Deseille le dit aussi : « Tous les Pères de l'Eglise ancienne sont unanimes sur un point : l'homme ne peut connaître Dieu et Ses mystères que dans la mesure où Dieu Se révèle à lui, en l'arrachant aux limites de ses facultés humaines. Le progrès dans cette connaissance n'est pas affaire de raisonnement, de dialectique, de recherche érudite ; il est essentiellement lié au progrès dans la prière, dans la vie spirituelle, dans l'amour du prochain ».

Cette dernière partie de ma longue introduction n'est pas hors-sujet. Elle est une première indication sur l'approche orthodoxe de la spiritualité. Nous ne cherchons pas à tout expliquer.

Ne pouvant parler de tout, je mettrai ce soir l'accent sur quatre points, qui parmi de nombreux autres, font notre spécificité :

- la place qu'occupe l'Esprit Saint,
- le rôle central de notre liturgie eucharistique et la discipline qu'elle implique,
- notre conception du sacrement
- et enfin le statut de la Mère de Dieu.

Mes confrères compléteront ce que j'aurai oublié de dire et aborderont d'autres thèmes dans le cadre de la division du travail.

Commençons par la très grande place qu'occupe l'Esprit Saint dans les prières personnelles, comme dans les offices célébrés dans nos églises. Tout commence par une bénédiction initiale : « Béni est notre Dieu, en tout temps, maintenant et toujours et pour les siècles des siècles ». La bénédiction est immédiatement suivie de la prière « Roi céleste » à l'Esprit-Saint, puis de l'invocation de la Sainte Trinité et du Notre Père – l'ensemble forme ce qu'on appelle les prières initiales : voici ces prières, en tout cas deux d'entre elles, vous connaissez tous le Notre Père :

« Roi céleste, Consolateur, Esprit de vérité, Toi qui es partout présent et qui emplis tout, Trésor des biens et Donateur de vie, viens et fais Ta demeure en nous, purifie-nous de toute souillure et sauve nos âmes, Toi qui es bonté ».

« Saint Dieu, Saint Fort, Saint Immortel, aie pitié de nous » est répété trois fois, puis il est dit : « gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit », suivi du Notre Père.

« Personne ne va au Père, si ce n'est par le Christ » - est-il écrit dans l'Évangile de Jean ; - Et si vous Me connaissiez, vous connaîtriez aussi Mon Père, (...)

Lorsque viendra l'Esprit de Vérité, Il vous fera accéder à la vérité tout entière » - a dit le Christ dans le même Évangile.

Dans sa 1-ère épître aux Corinthiens, Saint Paul ajoute : « Nul ne peut dire : « Jésus est Seigneur », si ce n'est par l'Esprit Saint.

Le credo, le symbole de la foi des Conciles de Nicée en 325 et Constantinople en 381 ne devait pas être modifié sans l'aval d'un Concile ultérieur, rassemblant les évêques de toute l'Église.

L'ajout du filioque dans le credo, qui s'est répandu progressivement en Occident, à partir du 4-ème siècle, a été une des raisons du schisme. La procession de l'Esprit du Père et du Fils a été ressentie comme une forme de rupture de l'égalité des trois personnes, des trois hypostases de la Trinité.

Saint Basile le Grand a écrit que « le Père est le principe premier de tout existant, le Verbe – le principe de la Création, l'Esprit – le principe de l'accomplissement ».

Le père Placide Desseille ajoute que « de toute éternité, c'est-à-dire, en dehors du temps, avant la Création, Dieu est déjà tri-personnel, Il est un Dieu unique qui est Trinité.

Mgr Kallistos Ware, un évêque orthodoxe anglais dit plus simplement que « La Trinité est au-delà des mots et de l'entendement. Elle nous est révélée par Dieu (...). Nous pouvons L'évoquer, mais notre raison est incapable de L'expliquer pleinement ».

Pour résumer : l'Esprit Saint est incontournable pour acquérir la foi, il est incontournable pour connaître le Christ, qui Lui-même est incontournable pour connaître le Père.

Tout cela explique l'importance accordée à « l'acquisition de l'Esprit », préconisée par Saint Séraphim de Sarov, un grand saint russe du 19-ème siècle, qui fait de cette acquisition **une priorité absolue pour tout chrétien**.

Mgr. Kallistos Ware ajoute que « l'action de l'Esprit Saint ne peut être définie verbalement. Elle doit être vécue et expérimentée directement. La génération du Fils et la procession de l'Esprit restent incompréhensibles. Notre raison est faible, notre langue est encore plus faible (il cite là St Basile). Dialectique et analyse doivent s'effacer devant la prière silencieuse ».

Toutes les réunions, rassemblant des chrétiens orthodoxes, pas seulement les offices, commencent donc par la prière à l'Esprit Saint. Elle est introductive à toute activité, même si elle n'est pas d'ordre spirituel. Il semble que cette pratique a été reprise par les charismatiques catholiques et par les moines protestants de la communauté de Taizé.

Une autre spécificité de l'Eglise orthodoxe peut sembler secondaire alors qu'elle est en fait très importante – il s'agit de la fin de la prière qui nous est commune, de la fin du Notre Père, la prière que nous a léguée le Christ Lui-même. Dans la traduction œcuménique de la Bible et du Nouveau testament il est écrit « mais délivre-nous du Tentateur – avec une majuscule à Tentateur. Les autres traductions proposées sont « le Malin, le Méchant ou le mal ». En slavon d'Eglise, la langue liturgique utilisée dans tous les pays orthodoxes slaves, on a choisi la version « délivre-nous du Malin » que nous reprenons en français – le Malin désignant le démon, celui qui arrive à ses fins de façon malhonnête, de façon perverse. En Occident après différents glissements, l'on est passé de Mal avec une majuscule à mal avec une minuscule, avec tous les malentendus que cela peut engendrer. Posez la question à vos enfants ou petits-enfants et même à des adultes. Comment comprennent-ils alors la fin du Notre Père ?

J'ai souvent posé la question dans le grand ensemble scolaire catholique parisien où j'ai enseigné pendant 35 ans – je suis désolé de dire que dans 90 % des cas, l'interprétation était vraiment très terre-à-terre – l'on demande à Dieu de nous éviter tous les désagréments qui peuvent nous gâcher la vie. Et au cours d'une semaine de l'unité, où l'on m'a demandé de participer à une réunion avec des enfants du catéchisme à Rueil-Malmaison – le prêtre catholique d'environ 70 ans à qui j'ai fait part de cette réflexion m'a dit « Ah, bon, vous croyez encore au démon ». J'avoue que je n'ai pas insisté et ai battu en retraite, complètement déstabilisé.

Le démon existe et je le rencontre tous les jours. Mais il est suffisamment « malin » pour se manifester discrètement, il lui arrive d'être séduisant et il réussit surtout très souvent à faire oublier son existence qui est de plus en plus fréquemment tout simplement niée.

Faut-il rappeler que les anges, y compris ceux qui sont devenus des démons ont été créés avant l'homme. « Je crois en Dieu, créateur du Ciel et de la Terre ». Les premières paroles du credo font référence aux premiers versets de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ». Il s'agit de la création du monde spirituel, invisible, et du monde matériel, visible et non de la planète terre et du ciel dans lequel notre planète se déplace. Le Royaume des cieux est un Royaume spirituel et non matériel. En disant « Il créa le ciel », il faut entendre le monde spirituel, avec tous ceux qui y habitent, c'est-à-dire les anges – écrit le métropolite Hilarion Alfeev, un jeune évêque russe, dans son livre : « Le mystère de la foi ». L'homme, lui, est créé en dernier.

Dieu est invisible, les anges et les démons le sont aussi. Nous ne les voyons pas, mais ils existent, même si les représentations qui en sont faites sont fantaisistes et ne correspondent pas à la réalité. L'air que nous respirons n'est pas plus visible, il est incolore et inodore, mais il ne viendrait à personne l'idée de nier son existence.

Venons en maintenant à la place centrale qu'occupe la liturgie eucharistique et à la composition de cette liturgie.

S'il fallait la résumer en une seule phrase, il faudrait reprendre celle, prononcée par le célébrant qui s'adresse à Dieu au nom de toute l'assemblée, en disant, au moment de la prière eucharistique : " Ce qui est à Toi, et qui vient de Toi, nous Te l'offrons en tout et pour tout ". En d'autres mots, la liturgie eucharistique est une double invitation – nous invitons Dieu et, dans le même temps, nous répondons à Son invitation, et nous ne Lui offrons que ce que nous avons reçu de Lui, puisque tout vient de Lui.

Deux liturgies sont célébrées dans le monde orthodoxe de tradition grecque et slave. Ce sont deux très beaux offices, dont la beauté est le reflet de celle du Royaume sur lequel elles sont une ouverture.

La liturgie de Saint Basile est célébrée dix fois par an, celle de Saint Jean Chrysostome est célébrée le reste du temps. Les deux liturgies, composées à la fin du 4-ème et au début du 5-ème siècles, suivent le même schéma. Celle de Saint Basile est plus longue, les prières y sont plus pénitentielles. Les deux liturgies sont des leçons de théologie, comme l'est aussi l'agencement des lieux de culte, dont parlera le père Moussa.

Saint Jean de Cronstadt, un saint russe de la fin du 19-ème et du début du 20-ème siècle, a écrit : " La Divine liturgie est un office céleste célébré sur la terre, pendant lequel Dieu, Lui-même, d'une façon particulière et extrêmement intime, assiste et demeure avec les humains, tout en étant Lui-même le célébrant offrant et offert. Il n'y a rien sur la terre de plus saint, de plus élevé, de plus majestueux, de plus solennel et de plus vivifiant que la liturgie " .

La divine liturgie, qu'on appelle " messe " en Occident, comporte trois parties – la proscémie, pendant laquelle sont célébrés simultanément les offices de la 3-ème et de la 6-ème heures, puis la liturgie des catéchumènes et la liturgie des fidèles.

La liturgie est précédée d'une préparation. Il est fortement conseillé de participer aux vigiles, célébrées la veille au soir – les vigiles sont composées de l'office des vêpres, suivi de celui des matines, car la journée liturgique commence le soir, comme dans le judaïsme. Ceux qui s'apprêtent à communier observent un jeûne intégral à partir du samedi minuit jusqu'à la communion. Les malades qui prennent des médicaments mis à part, l'on ne mange rien et ne boit rien. Dans une des paraboles des Evangiles il est dit que l'invité à la noce doit revêtir des habits de noces. Ceux qui étaient trop pauvres se voyaient prêter des vêtements adéquats.

L'image rappelle la nécessité de la préparation de chacun, avant sa participation à la liturgie. Un péché trop lourd doit être effacé par une confession préalable, et une ascèse minimale est requise pour être admis à la communion. Le prêtre célébrant ne procède évidemment pas à un interrogatoire préalable, il laisse à la conscience de chacun la liberté de décider s'il peut communier. La communion ne doit en aucun cas être banalisée, mais quoi que l'on fasse, on ne sera jamais complètement digne de communier. Nous faisons ce que nous pouvons et comptons sur la miséricorde de Dieu pour compenser nos insuffisances.

Après les prières initiales, dites devant les portes Royales, devant les portes centrales de l'iconostase, le prêtre entre dans le sanctuaire par une porte latérale pour y revêtir ses vêtements sacerdotaux, tout en lisant les prières correspondant à chaque vêtement liturgique, puis il se lave les mains. Le diacre, s'il y en a un, et les enfants de chœur demandent sa bénédiction au prêtre en lui présentant les stikharions pliés, vêtements liturgiques, qui rappellent les aubes de l'Eglise catholique, avant de les revêtir à leur tour.

Le prêtre se dirige ensuite vers la table de préparation où sont disposés la patène et le calice, ainsi que cinq prosphores, cinq pains ronds constitués chacun de deux parties superposées, qui symbolisent les deux natures du Christ, à la fois homme et Dieu. Le célébrant prend la première prosphore et la découpe des quatre côtés, puis en découpe la base et pose le cube ainsi obtenu sur la patène. C'est l'Agneau, le Christ, qui servira à la communion du clergé et des fidèles.

Le célébrant découpe ensuite une parcelle triangulaire dans un second pain représentant la Mère de Dieu, la Mère du Christ, et la dépose sur la patène, à la droite de l'Agneau.

Le prêtre prélève ensuite neuf petites parcelles d'un troisième pain qu'il dispose, à la gauche de l'Agneau. Chacune de ces parcelles symbolise l'une des neuf catégories de saints dont il cite un certain nombre de noms. *Ces saints sont Saint Jean-Baptiste, les prophètes de l'Ancien testament, les apôtres Pierre et Paul, et tous les autres apôtres, les saints hiérarques, c'est-à-dire les saints évêques et les docteurs de la foi, les Saints martyrs, en commençant par Saint Etienne, les saints moines Théophores, c'est-à-dire « porteurs de Dieu, les saints anargyres et thaumaturges, c'est-à-dire les saints guérisseurs qui se sont livrés à cette activité gratuitement, sans en tirer profit, puis Joachim et Anne, les parents de la Mère de Dieu, le ou les saints patrons de la paroisse, les saints locaux, les saints du jour, en fonction du calendrier liturgique, saints Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves, saint Vladimir qui a procédé au baptême de la Russie et tous les saints que le prêtre désire mentionner, personnellement.*

La dernière parcelle est prélevée pour l'auteur de la liturgie, pour saint Jean Chrysostome, cité une seconde fois.

Des deux dernières prosphores sont prélevées des parcelles triangulaires pour la hiérarchie ecclésiastique (*le patriarche ou le primat de l'Eglise à laquelle on appartient et l'évêque*), pour les autorités civiles, et le pays où la liturgie est célébrée et, enfin, les patriarches et évêques défunts et les fondateurs de l'église où la liturgie est célébrée.

Viennent ensuite les parcelles prélevées pour les vivants et les défunts dont les fidèles ont inscrit le prénom sur des listes qu'on appelle des dyptiques. Dans notre archevêché, chaque fidèle s'approche de la table de préparation et apporte une ou deux prosphores au prêtre qui va en prélever des parcelles, pendant que le fidèle lit les noms à haute voix.

La symbolique de la proscomédie est très forte. L'Agneau qui représente le Christ et servira à la communion après la consécration des dons – du pain et du vin, l'Agneau est entouré de la Mère de Dieu, des saints, des vivants et des défunts. L'Eglise céleste et l'Eglise terrestre sont réunies autour du Christ. La liturgie est donc la préfiguration du Royaume, dans lequel les vivants ont mis un pied, le temps de la liturgie, selon l'expression employée par des théologiens contemporains. Le sanctuaire qui est séparé de la nef par l'iconostase symbolise le Royaume céleste dont les portes s'ouvrent pendant la liturgie.

La proscomédie manifeste, rend tangible la communion des saints, au sens premier du terme, la communion, de ceux, vivants ou défunts, visibles ou invisibles qui marquent leur appartenance à Dieu, par leur présence et leurs prières. La présence invisible des saints de toutes les époques, présentés comme des modèles par l'Eglise, est manifestée par les icônes où ils sont représentés.

Après la communion, où clergé et fidèles ont communie sous les deux Espèces – pain et vin, le prêtre verse dans le calice toutes les parcelles qui ont été prélevées pour les vivants et les morts en demandant à Dieu d'effacer leurs péchés.

Le texte de la liturgie est immuable, les litanies de demandes et de supplication qui correspondent aux intentions de prière des occidentaux prévoient tous les cas de figure. L'on peut ajouter des demandes particulières pour des malades ou des défunts dont on cite le prénom. La seule plage de liberté pour le célébrant est l'homélie. La liberté d'improvisation est complètement bannie afin d'éviter toute dérive, tout risque d'hérésie. (En Russie, par exemple, les prêtres de village étaient prêtres de père en fils, leur formation théologique pouvait être rudimentaire. Il fallait un garde-fou. Ailleurs, des théologiens brillants pouvaient être tentés de prendre des libertés dangereuses).

Les deux liturgies, celles de Saint Jean Chrysostome et de Saint Basile le Grand sont d'une telle richesse théologique, à la portée de tout un chacun, que l'on n'a besoin de rien y ajouter. Vous pouvez consulter ces textes sur internet, en particulier sur un site orthodoxe canadien francophone, extrêmement bien fait, sur lequel on arrive en tapant : [www.pagesorthodoxes.net](http://www.pagesorthodoxes.net)

Le jeûne eucharistique n'est pas le seul qui soit préconisé par l'Eglise qui insiste sur l'importance de l'ascèse physique et de l'ascèse spirituelle qui sont indissociables.

Dans les Evangiles le jeûne est pratiquement toujours associé à la prière et inversement.

Le jeûne est proposé par l'Eglise environ 180 jours par an, avec des degrés de sévérité différents. Noël est précédé d'un carême un peu moins sévère que celui qui prépare à Pâques. Les mercredis et vendredis sont des jours de jeûne également. Le carême, le jeûne est un rappel et une conséquence de la chute du premier homme. Rien ne lui avait été interdit, sauf la consommation du fruit de l'arbre de la connaissance. Adam a mal usé de sa liberté. Il a désobéi et a fait preuve d'orgueil, il a voulu être dieu à la place de Dieu et a voulu avoir connaissance du bien et du mal. Or la connaissance du mal est une forme de participation à ce mal. L'être innocent, le saint ne voit pas le mal chez les autres. La connaissance du mal

représente toujours un danger spirituel. D'autre part la connaissance, sur le plan spirituel, est le résultat d'efforts spirituels et non intellectuels. L'humilité est incontournable.

Le premier homme s'est chassé lui-même du Royaume et a perdu une partie de sa liberté. Nous subissons les conséquences de cette chute que sont la mort, la maladie, la tendance à la paresse, au refus de l'effort, la volonté de satisfaire tous ses désirs et d'échapper à tout prix à la souffrance, la recherche du plaisir et du confort dans tous les domaines, la propension au péché.

L'héritier d'Adam est persuadé d'être libre quand il fait tout ce qu'il veut, alors qu'en fait il est une marionnette dont le Malin tire les ficelles.

C'est pour cette raison que l'Eglise nous invite à nous restreindre à intervalles réguliers dans le domaine des distractions futiles, du sommeil, des bavardages, de la nourriture. Elle nous appelle à nous libérer de tout ce dont nous pensons ne pouvoir nous passer, de tout ce dont nous sommes esclaves. Elle nous conseille de nous abstenir périodiquement de certains aliments, en particulier de tout ce qui est animal (viande, poisson, beurre, fromage, etc, ...). Le carême est végétalien.

Les moines, dans la majorité des cas, s'abstiennent de viande en permanence, toute l'année, même en dehors des périodes de carême, dans la mesure où sa consommation implique la mise à mort et la souffrance des animaux. Curieusement, la règle ne s'applique pas aux poissons qui ne doivent pourtant pas plus apprécier le sort qui leur est réservé.

Le carême, plus ou moins sévère, en fonction du moment de l'année liturgique et aussi en fonction des possibilités et de la santé de chacun, permet de rétablir les vraies priorités. Ces restrictions semblent saugrenues en Occident au 21-ème siècle, et leur bien-fondé est difficile à faire passer, même dans nos communautés orthodoxes.

Un des arguments opposés à la nécessité du jeûne auquel j'ai du répondre plus d'une fois dans chacune de mes paroisses est le déséquilibre entre les jeûnes spirituel et matériel. Il serait beaucoup plus facile d'observer le jeûne alimentaire que de pratiquer une ascèse spirituelle. Un de mes paroissiens est allé jusqu'à dire que le jeûne alimentaire était une forme de « chosification » et que l'ascèse spirituelle était bien plus importante. Ce n'est pas faux, mais le raisonnement est vicié à la base. Si le jeûne alimentaire est plus facile à observer, commençons donc par le plus facile et continuons ensuite en faisant davantage attention à notre prochain, et rendons à Dieu la priorité que nous devons Lui accorder. Les restrictions alimentaires sont un garde-fou et un rappel permanent, à tout moment de la journée, de ce que nous sommes en période de jeûne, et qu'il faut également faire porter ses efforts dans le domaine spirituel. Et, enfin, n'oublions pas que c'est le Christ Lui-même qui nous appelle à jeûner et prier.

Il est regrettable que pour l'opinion publique, la nécessité des restrictions alimentaires, soit une découverte récente des écologistes modernes.

Le troisième point, que nous allons aborder est notre conception du sacrement. Il sera ensuite question en quelques mots du baptême, du mariage et de l'ordination presbytérale, parce que notre position n'est pas toujours comprise correctement.

Nous employons le terme « sacrement » par commodité parce que c'est le mot que l'on utilise en français pour ce qui, en russe, est traduit par le mot « mystère ».

Le nombre de 7 sacrements est également adopté par commodité, parce qu'il a cours en Occident, mais la définition même du mot sacrement fait qu'il s'applique à un grand nombre d'autres actes liturgiques - le sacrement est un acte sacré, un acte mystérieux par lequel la grâce, l'action divine agit sur l'homme de façon surnaturelle. Cette grâce est indispensable à tous les degrés de la vie spirituelle et elle est accordée gratuitement, par amour de Dieu. – explique le p. Alexandre Troubnikoff. Il faut ajouter que cette grâce, pour être pleinement bénéfique doit être acceptée par ses bénéficiaires et son efficacité peut dépendre aussi de leur foi.

De nombreux autres actes de l'Église répondent à cette définition et ont un caractère sacramentel – avant tout, l'eucharistie avec l'épiclesse, l'invocation de l'Esprit Saint pour la consécration des dons - de l'Agneau qui a été préparé au cours de la proscomédie et du vin toujours rouge sucré naturellement. Entrent aussi dans la catégorie des sacrements - la bénédiction des eaux à la Théophanie, quand est commémoré le baptême du Christ, l'office des funérailles, les prières de dédicace, de consécration d'une église, la prise d'habit monastique, les bénédictions d'icônes, de vêtements liturgiques, de maisons, de navires, de troupeaux, etc ... La liste des bénédictions possibles est très longue. Elles entrent toutes dans la catégorie des sacrements, des mystères. Chacune d'entre elles fait appel à l'action de l'Esprit-Saint.

Les sacrements sont exclusivement dispensés par un prêtre ou un évêque – que ce soit lors du mariage où le sacrement est dispensé par le célébrant et non par les futurs mariés ou, lors de la célébration des funérailles qui ne peut, sauf en cas de force majeure, être déléguée à des laïcs ou même à un diacre. Un diacre ne revêt ses vêtements sacerdotaux qu'après bénédiction du prêtre célébrant, il ne peut célébrer quoi que ce soit seul. Le diacre est au service de l'évêque, et par délégation au service du prêtre.

Le baptême se fait par triple immersion et il est unique. « Nous croyons en un seul baptême », disons nous dans le credo. Cela implique que si, alors que nous nous interdisons tout prosélytisme, un catholique ou un protestant, demande à être reçu en orthodoxie, il est totalement exclu que cette personne soit rebaptisée. Nous reconnaissons tous les sacrements dispensés par l'Église catholique. Pour les protestants, nous reconnaissons le baptême.

Pour ce qui est du refus du prosélytisme, je citerai l'exemple de Mgr Kallistos Ware, que je cite souvent. Anglican au départ, il a été dissuadé pendant une dizaine d'années d'entrer en orthodoxie par les prêtres et évêques orthodoxes qu'il fréquentait. Il lui a été dit que « nous n'étions pas meilleurs que les autres, qu'il serait déçu et qu'il valait mieux qu'il ne quitte pas l'Église anglicane ». Il est devenu l'un de nos meilleurs évêques de ce siècle.

Deux sacrements chez nous, sont parfois sources d'incompréhension auprès de nos frères catholiques et protestants.

Le mariage se célèbre en deux étapes qui, dans la grande majorité des cas, se suivent. Elles sont très rarement dissociées. La première partie est la cérémonie au cours de laquelle sont échangés les anneaux – en simplifiant, c'est la cérémonie des fiançailles qui correspond au contrat juridique qui liait les futurs époux dans la législation en cours dans l'Empire romain. Et l'anneau scelle la fidélité réciproque des fiancés.

La seconde partie de l'office est le mariage proprement dit – c'est l'office du couronnement. L'une des significations du verbe « couronner » est « lier ». La formule utilisée par le célébrant est « Seigneur, étends Ta main pour unir ton serviteur – suit son prénom et ta servante – suit son prénom, puisque c'est par Toi que sont unis l'homme et la femme. Veuille les assembler dans la concorde, les couronner dans l'amour, les réunir en une seule chair ».

Les couronnes sont des couronnes de joie, de gloire et d'honneur, mais aussi des couronnes du martyr. Elles ne symbolisent pas les éventuelles souffrances inhérentes au mariage, mais le sacrifice de soi qui doit être accompli par chacun des époux tout au long de leur vie.

Une idée fautive a cours sur le divorce chez les chrétiens orthodoxes. Ils auraient le droit de divorcer et de se remarier, sans problèmes.

Dans notre Église, le mariage est unique et, pour cette raison, un prêtre veuf, par exemple, ou un prêtre que sa femme aurait quitté, n'a pas le droit de se remarier. Les membres du clergé sont censés au moins essayer d'être des modèles.



« Moïse avait permis aux Juifs de répudier leurs femmes à cause de la dureté de leurs cœurs » – dit le Christ dans l'Évangile de Matthieu et Il ajoute « qu'au commencement, il n'en était pas ainsi. Et Il assimile le divorce à l'adultère ». Les mots utilisés sont très forts.

Le divorce est pourtant parfois accordé dans notre Eglise. Il est accordé uniquement par l'évêque qui a le pouvoir de lier ou délier ou par un tribunal ecclésiastique, mais toujours avec l'aval de l'évêque et comme une exception. C'est une concession à la faiblesse humaine. Les motifs de divorce sont l'adultère, les obstacles créés par l'un des conjoints pour empêcher l'autre de suivre les règles de l'Eglise, l'absence prolongée d'un conjoint, l'abandon du domicile conjugal, l'impuissance et, enfin, la folie.

Le divorce est alors accordé par mesure d'économie, c'est-à-dire, en langue ordinaire, par amour du prochain et pour éviter qu'un mal plus grand ne découle d'un mal qui le serait un peu moins.

Dans l'épisode de la rencontre du Christ avec la Samaritaine, le Christ ne lui a pas demandé de quitter son sixième mari, alors qu'elle en avait eu cinq avant le sixième, qui n'avait d'ailleurs pas de statut officiel.

Et la réponse violente du Christ à la question provocatrice qui Lui avait été posée sur le divorce a été faite dans un contexte de polémique, alors que des pharisiens lui tendaient un piège.

Le divorce est tout sauf facile dans l'Eglise orthodoxe. Il n'est évidemment pas prôné, il est tout juste toléré et sous certaines conditions. La cérémonie de remariage a un caractère pénitentiel marqué. Et soit dit en passant, l'office est paradoxalement très beau, presque plus beau que celui d'un premier mariage.

L'Eglise orthodoxe ne pousse ni au remariage des divorcés, ni à celui des veufs, ce qui est logique – le mariage devant rester unique dans la mesure du possible.

Autre idée fautive, véhiculée dans les manuels scolaires et reprise par presque tout le monde – dans l'Eglise orthodoxe, les prêtres pourraient se marier. C'est complètement faux. L'Eglise ordonne des hommes mariés et c'est même la règle pour les prêtres de paroisse. Le futur prêtre célibataire sera d'abord ordonné hiérodiaque puis hiéromoine, c'est-à-dire moine-diaque, puis prêtre-moine, puis éventuellement évêque. C'est ce qu'on appelle le clergé noir.

Le futur prêtre qui n'a pas la vocation monastique doit se marier avant ses ordinations diaconales, puis sacerdotales. C'est ce qu'on appelle le clergé blanc.

( académie de théologie à Serguiev Possad)

Venons-en maintenant au dernier point de mon intervention, à ce qui reste, avec le filioque, un obstacle théologique à une éventuelle réunification des Eglises orthodoxes avec l'Eglise de Rome. Il s'agit du dogme relativement récent, promulgué par l'Eglise de Rome au 19-ème siècle – celui de l'Immaculée conception de la Mère de Dieu. Le dogme de l'infaillibilité papale ne semble plus d'actualité avec le pape François.

Dans le souci de rendre plus compréhensible le mystère de l'Incarnation, les Occidentaux sont parvenus à la conclusion que la Mère de Dieu, la Mère du Christ avait été conçue par ses parents « sans péché », c'est-à-dire qu'Elle est née sans avoir été affectée par la faute d'Adam et de ses conséquences, qu'Elle n'était pas marquée par le péché originel. Une femme « ordinaire », une femme « comme les autres » n'aurait pu être la Mère de Dieu.

Ce dogme est, de notre point de vue, une tentative d'expliquer l'inexplicable, de comprendre l'incompréhensible.

Du point de vue orthodoxe, le fait d'être hors du péché originel enlèverait à la Mère de Dieu la liberté du « oui », de ce que les occidentaux appellent le « fiat » de Marie, quand elle a accepté ce qui lui avait été annoncé par l'ange Gabriel. Elle aurait été sauvée avant le salut apporté par la mort et la Résurrection historiques de son Fils.

Dans l'approche orthodoxe, l'héritage d'Adam se manifeste par l'inéluctabilité de la mort physique, les maladies, la souffrance et la liberté de pécher qui devient propension à pécher. Soyons clairs, la vénération de la Mère de Dieu est au moins aussi grande dans l'Eglise orthodoxe que dans l'Eglise catholique. Les qualificatifs qui lui sont attribués sont la

« Toute-pure », « l’Immaculée », la « Très-sainte » ; elle est chez nous « plus vénérable que les chérubins et incomparablement plus glorieuse que les séraphins ». La Mère de Dieu est omniprésente dans nos offices, dans les textes des prières, comme sur les icônes. La première icône de l’iconostase, qui sépare le sanctuaire de la nef, à gauche des portes Royales, est une grande icône de la Vierge à l’Enfant. Au cours de la proscémie, la première partie de la liturgie, dont il a été question tout à l’heure, la première parcelle prélevée pour être placée à la droite de l’Agneau, à la droite du Christ, représente la Mère de Dieu, qui a un statut sans égal. Mais cette vénération est vouée à une femme qui est restée complètement humaine – ce qui ne veut pas dire que nous la considérons comme une pécheresse. Cela signifie qu’elle a été conçue de manière naturelle, avec un coup de pouce de Dieu, puisque sa mère était stérile. Elle a connu la faiblesse, sans doute la maladie, et certainement la mort. Elle a atteint la perfection à laquelle nous sommes tous appelés par ses choix. Elle a obéi à Dieu, elle a observé totalement la Loi de Moïse, alors qu’elle était libre, comme tout être humain de ne pas le faire. Une conception immaculée, de notre point de vue, l’aurait mise à part. Sans être Dieu, elle n’aurait plus été complètement humaine et aurait perdu sa liberté de choix.

Nous parlons de Dormition, c’est-à-dire de mort, ou de naissance au ciel, comme l’on dit chez nous, pour sa fin de vie, et non d’Assomption. Dans les deux approches, la Mère du Christ est entrée au Royaume, mais en étant passée par la mort physique pour les orthodoxes, sans passer par cette mort pour l’Eglise catholique. Cela dit, le pape Benoît XVI, et avant lui, le pape Pie XII ont admis la validité des deux thèses, partant de l’idée que si le Christ est passé par la mort avant de ressusciter, ce ne serait pas une hérésie de penser que Sa Mère pouvait être également passée par la mort physique. On attribue au pape Pie XII les paroles suivantes : « Si la Vierge Marie n’était pas morte, elle aurait joui d’un privilège dont Jésus, Lui-même, n’a pas bénéficié ».

Pour les orthodoxes, comme pour les catholiques, la Mère de Dieu est restée vierge, à la conception du Christ, à Sa naissance et après Sa naissance. C’est la signification des trois étoiles que l’on trouve sur les icônes représentant la Mère et l’Enfant – une étoile au niveau du front et les deux autres au niveau de chacune des épaules. Les approches de nos deux Eglises sont donc très voisines, même si la notion de péché originel est décryptée de façon différente. En revanche, nous sommes en désaccord avec l’approche protestante.

*(Trois fêtes majeures sur douze sont consacrées à la Mère de Dieu – l’Annonciation le 25 mars, la Dormition le 15 août et Sa Présentation au Temple le 21 novembre, et une grande fête : La protection de la Mère de Dieu le 1-er octobre. La couleur des vêtements et ornements liturgiques mariaux est le bleu.)*

Toutes les réunions commencent chez nous par la prière Roi céleste à l’Esprit Saint et se terminent par la prière à la Mère de Dieu :

« Il est digne en vérité de Te célébrer, ô Mère de Dieu, bienheureuse (c’est-à-dire digne d’une louange permanente), Très-Pure et Mère de notre Dieu, Toi, plus vénérable que les chérubins et incomparablement plus glorieuse que les séraphins, qui sans tache, enfantas Dieu le Verbe, Toi, véritablement Mère de Dieu, nous t’exaltons ».

« Sans tache » est une autre façon de dire que Marie a mis le Christ au monde en restant vierge. Cela ne signifie pas qu’une conception dite naturelle, avec un père et une mère biologiques soit entachée de quoi que ce soit – un enfant issu d’un couple n’est pas le fruit d’un quelconque péché. Dans la Genèse, Dieu invite l’homme à croître et à se multiplier, à avoir des enfants. Aucun théologien ne peut imaginer que Dieu puisse pousser l’homme à la faute.

Cette soirée est organisée dans le cadre du dialogue œcuménique. Catholiques, protestants et orthodoxes, nous sommes à la fois très proches et différents, à l’image d’une famille où frères et sœurs ont été élevés dans un même contexte, avec la même histoire, mais où chacun a gardé sa personnalité et a évolué ensuite à sa façon. Et ce n’est peut-être pas un mal. C’est ce qui contribue à la richesse de la famille, à condition de ne pas céder à la tentation des rivalités entre frères et sœurs.

Dans Ses « Entretiens avec Olivier Clément – un théologien orthodoxe français, le Patriarche Athénagoras, dont le rôle dans le rapprochement entre nos Eglises est inestimable a prononcé la phrase suivante : « Ce que je déteste dans la théologie – a-t-il dit, c'est l'orgueil de la bonne conscience qui fait du dogme, et de Dieu Lui-même, une arme pour frapper sur la tête des autres. Nous n'avons rien à imposer aux autres ». Je signe des deux mains.

Mes proposont pu être trop directs. Certains d'entre vous ont pu éprouver un malaise. Je n'ai à aucun moment voulu vous blesser ou vous choquer. Si cela a été le cas, je vous prie de m'en excuser. Et je cède la parole à mes confrères.